

L'antéposition emprunte au jeu de dominos. Si j'ai une phrase en deux parties permutable sans perte (un 3/3) et une seconde qui reprend un des termes de la première (un 3/y), alors je préfère que ce terme (3) soit au plus près de sa reprise (je pose x/3 pour 3/y).

Quand même nul m'ayant lu ne sera surpris et n'attendra d'explication

Parmi les rapports à l'action, *cesser* demande-t-il plus qu'un autre d'être justifié ? Plus que *commencer*, plus que *continuer* ? Et *cesser d'écrire* plus particulièrement ? L'artiste qui renonce est suspect. Mais s'il doit une explication, il ne la dit qu'à lui-même.

– toutes mes lignes peut-être se sont tracées vers cette issue,

Tenté d'ajouter à la suite *sur le modèle des heures*, mais l'incertitude s'est écrite ; beaucoup de mes lignes oui, mais *toutes* peut-être non. Si la conscience de son caractère temporaire et arbitraire n'a cessé d'accompagner mon geste, j'en sais aussi, des lignes, qui sont venues résolument contre rien, et l'on dit ou montré. Certaines ont gardé en elles quelque chose du vide dont elles avaient usurpé la place et sont en quelque sorte hantées par son fantôme – mais d'autres non : pour retarder celles-ci, tromper pas encore.

Je me rapproche d'un écrire qui n'est plus exactement écrire.

si ou pour que ?

si je renonce qu'au moins une fois ait été clairement dit ce qui m'y a conduit, à quel signe j'ai reconnu dans la santé d'écrire la maladie percer, que le tour avait été fait et refait, que le temps d'écrire était passé

– qu'ait été écrite ma raison la plus forte de cesser.

Certaine densité (ou obscurité) de mes textes résulte de ce que je n'ai pas trouvé d'« emble » (« la bonne forme », soit des tâtonnements qui m'ont fait avancer *verticalement* et non dans la continuité, m'ont fait travailler *simultanément* des phrases que la fluidité m'aurait données successivement.

Certaines raisons peuvent être tuées (comme, exemples : ne pas vouloir *écrire à demi* (= le temps ou l'énergie se faisant rare, renoncer à travailler à plus de clarté et à plus d'opacité) ; garder son équilibre mental, etc.), mais une ne doit pas l'être, la *plus forte* (dite aussi *première* dans une première version), et ce qui détermine son rang c'est précisément qu'il faille l'*écrire*. Cette raison-là de cesser d'écrire est en quelque sorte la dernière chose à écrire. Elle justifie en quelque sorte que l'on n'y ait pas renoncé plus tôt, éclaire ce que ce fut jusque-là. Écrire la raison la *plus forte* que l'on a de cesser d'écrire est quasiment l'acte qui décidera que l'on cessera ou non d'écrire.

(Quoi derrière l'aspiration à dire tout en une plutôt qu'en plusieurs phrases ? Le désir de restituer au point le pouvoir ponctuant qu'il perd dans l'usage «raisonnable» (la phrase non distendue) ? Imaginons que repousser le plus loin possible le point soit premier dans l'intention : quel autre moyen que de complexifier la structure de la phrase ? C'est rejoindre la problématique de Roger Lewinter : « ... le sujet : abolir le point », « passer de l'horizontal au vertical », « tout peut apparaître simultanément ».

Cette raison hélas, la dire *clairement* comme j'exprime le souhait qu'elle le soit sera la démentir, donnée parfaitement formée et entendue comme telle, on en doutera, (il la faudrait montrer et dire comme montrée plutôt que dire comme dite et démentie)

Toutes les raisons que j'ai eues déjà n'ont pas entraîné l'arrêt de l'écriture : il semble que celle-là le puisse. Mais peut-être en est-il ainsi parce qu'il y a *cette* contradiction : la nature même de la raison veut que mieux elle sera dite, plus elle semblera fautive (si je parviens à dire pourquoi j'arrête, ai-je encore une raison d'arrêter ?). Inversement, si je n'arrive pas à l'écrire, alors effectivement le renoncement sera fondé, mais sa raison restera tue. Échouer à l'écrire sera prouver l'authenticité de la raison, y parvenir sera la démentir. Mais est-il acceptable que la dernière parole soit un *borborygme* ? (Il faudrait alors continuer à écrire – simplement avoir montré sur quoi s'est enlevé, s'enlevé l'écrit, mais l'enfourner comme un cas singulier. (Montrer sur quoi s'enlève, je l'ai déjà fait (*Jet et sa réduction* et quelques autres textes) mais pas frontalement, avec cette question-là comme sujet.)

car elle est MA DIFFICULTÉ À ARRÊTER UNE PHRASE OU UNE SÉQUENCE DE PHRASES

C'est ici donner la raison, mais ce n'est pas donner la raison principale ou la raison de *ma* raison, qui est : vouloir être le plus précis possible tout en veillant à ne pas accroître l'espace pour la précision. La précision ne doit pas venir du dehors et s'ajouter, mais du dedans, et se révéler.

Je cite, mais HFA et JJ ne sont pas des étoiles dans mon ciel. Même : il n'est pas du tout rassurant pour mon cas de retrouver chez ces deux-là ma «maladie».

Heureusement il y a KK : Une phrase ne peut jamais trouver le repos. Voilà que ce mot est en place, me semble-t-il, et il ne bougera plus. Le suivant dresse alors la tête et me regarde en riant. Un troisième heurte un quatrième. Je sors en coup de vent ; lorsque je reviens, tout s'est calmé à nouveau ; mais sitôt que je descends dans les rangs, le chaos éclate. Karl Kraus, *Pro domo et mundo*, 1912

J'ai bien le sentiment qu'il n'y a qu'une expression juste, mais pour la trouver je veux choisir entre tout ce qui lui ressemble, et par conséquent mon instinct fait jouer les séries verbales, afin de découvrir la nuance qui traduit le plus exactement l'idée. C'est même mon idée que je tourne et retourne en tous sens, afin de la mieux connaître, d'en prendre conscience. Au pied de la lettre, je pense plume en main, je me débrouille et me dévide par pure curiosité. Henri-Frédéric Amiel, 17 juillet 1877

[Frank Budgen] – Vous recherchez le mot juste ? [James Joyce] – Non, les mots je les ai déjà. Ce que je cherche c'est l'ordre parfait des mots dans la phrase. Il existe un ordre satisfaisant à tous points de vue. (ca. 1918)

Il n'y a ni mot ni place pour lui objectivement juste, mais négociation de la justesse au cours de l'écriture (certaines règles de contiguïté à respecter comme en héraldique, à ceci près qu'elles sont flottantes).

ou plus exactement ma difficulté à me persuader

- qu'il n'y a pas un ordre juste des mots
 - et ceci bien que je ne parvienne pas à choisir tel arrangement plutôt que tel autre ;
 - qu'entre celui-là et cet autre la différence est imperceptible
- et ceci bien que je ne sois capable ni de la dire ni même de la sentir toujours ;
- que le gain d'une variante l'autre est si ténu
 - qu'il ne justifie pas de dilapider pour lui temps & forces ;
 - qu'il n'y a pas, quelle que soit la combinaison obtenue, une combinaison meilleure encore.

Passer en mode II, pour autrement dire

(car la distance autorise l'incertain et le certain retient la précision) :

- Pense que la justesse des mots dans la phrase et celle des mots eux-mêmes sont noués, qu'un mot juste perd de sa justesse lorsque mal placé et qu'un ne peut trouver une juste place qu'en tant qu'il est juste, que les mots ne sont justes que pour autant que la justesse est transférée au niveau supérieur de leur disposition/organisation, laquelle est alors juste en ce qu'elle vérifie ou fortifie ou relativise la justesse des mots eux-mêmes, égalise l'impropriété qu'ils ont conservée à des degrés variables – et neutralise en premier lieu l'illusion de les « avoir ».
- Perçoit des nuances hyperfines mais le sens spectral qui les lui révèle (et dont il ne sait nommer l'organe-siège) est trop grossier pour activer le jugement et déclencher la préférence pour telle variante ; aiguisé pour repousser/répudier, il ne l'est assez pour orienter positivement le choix, lui désigner un « plus juste » ; incapable qu'il se montre de faire pencher la balance, il relève d'une variété plus intuitive qu'efficace – c'est comme l'*ébauche* d'un sens en plus qu'il a, qu'il ne lui est laissé de connaître que sous la forme du manquant.

1

A
a

2

3

A
b

4

A
c

5

A
d

A
e

I

II

III

6

A

A

Quand même nul m'ayant lu ne sera surpris et n'attendra d'explication^a
– toutes mes lignes peut-être s'étant tracées vers cette issue^b,
si je renonce qu'au moins une fois ait été clairement dit ce qui m'y a conduit,
à quel signe j'ai reconnu dans la santé d'écrire la maladie percer,
que le tour avait été fait *et* refait,
que le temps d'écrire était passé
– qu'ait été écrite ma raison la plus forte de cesser.^c

Cette raison hélas, la dire *clairement* comme j'exprime le souhait qu'elle le soit
sera la démentir, donnée parfaitement formée *et* entendue comme telle, on en
doutera,

(il la faudrait montrer et dire comme montrée
plutôt que dire comme dite et démentie)^d

car elle est ma difficulté à arrêter une phrase ou une séquence de phrases^e

ou plus exactement ma difficulté à me persuader

- qu'il n'y a pas un ordre juste des mots ;
- et ceci bien que je ne parvienne pas à choisir tel arrangement plutôt que tel autre ;
- qu'entre celui-là et cet autre la différence est imperceptible
- et ceci bien que je ne sois capable ni de la dire ni même de la sentir toujours ;
- que le gain d'une variante l'autre est si ténu
- qu'il ne justifie pas de dilapider pour lui temps & forces ;
- qu'il n'y a pas, quelle que soit la combinaison obtenue,
une combinaison meilleure encore.

Passer en mode il pour autrement dire

(car la distance autorise l'incertain et le certain retient la précision) :

- Pense que la justesse des mots dans la phrase et celle des mots eux-mêmes sont nouées, qu'un mot juste perd de sa justesse lorsque mal placé et qu'un ne peut trouver une juste place qu'en tant qu'il est juste, que les mots ne sont justes que pour autant que la justesse est transférée au niveau supérieur de leur disposition/organisation, laquelle est alors juste en ce qu'elle vérifie ou fortifie ou relativise la justesse des mots eux-mêmes, égalise l'impropriété qu'ils ont conservée à des degrés variables – et neutralise en premier lieu l'illusion de les « avoir ».
- Perçoit des nuances hyperfines mais le sens spécial qui les lui révèle (et dont il ne sait nommer l'organe-siège) est trop grossier pour activer le jugement et déclencher la préférence pour telle variante ; aiguisé pour repousser/répudier, il ne l'est assez pour orienter positivement le choix, lui désigner un “plus juste” ; incapable qu'il se montre de faire pencher la balance, il relève d'une variété plus intuitive qu'efficace – c'est comme l'*ébauche* d'un sens en plus qu'il a, qu'il ne lui est laissé de connaître que sous la forme du manquant.

a

Parmi les rapports à l'action, *cesser* demande-t-il plus qu'un autre d'être justifié ? Plus que *commencer*, plus que *continuer* ? Et *cesser d'écrire* plus particulièrement ? L'artiste qui renonce est suspect. S'il doit une explication, ce n'est qu'à lui-même.

b

Tenté d'ajouter à la suite *sur le modèle des heures*, mais l'incertitude s'est écrite : beaucoup de mes lignes oui, mais *toutes* peut-être non. Si la conscience de son caractère temporaire et arbitraire n'a cessé d'accompagner mon geste, j'en sais aussi, de mes lignes, qui sont venues résolument contre rien, et l'on dit ou montré. Certaines de celles-là ont gardé en elles quelque chose du vide dont elles avaient usurpé la place et sont en quelque sorte hantées par son fantôme – d'autres non : pour retarder celles-ci, trompeter pas encore.

c

Certaines raisons peuvent être tuées (comme, exemples : ne pas vouloir *écrire à demi* (= le temps ou l'énergie se faisant rare, renoncer à travailler à plus de clarté *et* à plus d'opacité) ; garder son équilibre mental, etc.), mais une ne doit pas l'être, *la plus forte* (dite aussi *première* dans une première version), et ce qui détermine son rang c'est précisément qu'il faille *l'écrire*. Cette raison-là de cesser d'écrire est en quelque sorte la dernière chose à écrire. Elle justifie en quelque sorte que l'on n'y ait pas renoncé plus tôt, éclaire ce que ce fut jusque-là.

Écrire la raison la plus forte que l'on a de cesser d'écrire est quasiment l'acte qui décidera que l'on cessera ou non d'écrire.

d

Toutes les raisons que j'ai eues déjà n'ont pas entraîné l'arrêt de l'écriture ; il semble que celle-là le puisse. Mais peut-être en est-il ainsi parce qu'il y a *cette* contradiction : sa nature même veut que mieux elle sera dite, plus elle semblera fautive (si je parviens à dire pourquoi j'arrête, ai-je encore une raison d'arrêter ?). Inversement, si je n'arrive pas à l'écrire, alors effectivement le renoncement sera fondé, mais sa raison restera tue. Échouer à l'écrire sera prouver l'authenticité de la raison, y parvenir sera la démentir. Mais est-il acceptable que la dernière parole soit un borborygme ?

(Il faudrait alors continuer à écrire – simplement avoir montré sur quoi s'est enlevé, s'enlève l'écrit, mais l'enfouir comme un cas singulier. (Montrer sur quoi s'enlève, je l'ai déjà fait – *Jet et sa réduction* et quelques autres textes – mais pas frontalement, avec cette question-là comme sujet).)

e

C'est ici donner la raison, mais ce n'est pas donner la raison principale ou la raison de ma raison, qui est : vouloir être le plus précis possible tout en veillant à ne pas accroître l'espace pour la précision. La précision ne doit pas venir du dehors et s'ajouter, mais du dedans, et se révéler.

1

(L'antéposition emprunte au jeu de dominos. Si j'ai une phrase en deux parties permutable sans perte (un $3/x$) et une seconde qui reprend un des termes de la première (un $3/y$), alors je préfère que ce terme (3) soit au plus près de sa reprise (je pose $x/3$ pour $3/y$.)

2

Je me rapproche d'un écrire qui n'est plus exactement écrire.

3

si ou *pour que*

4

Certaine densité (ou obscurité) de mes textes résulte de ce que je n'ai pas trouvé d'emblée <la bonne forme>, soit des tâtonnements qui m'ont fait avancer *verticalement* et non dans la continuité, m'ont fait travailler *simultanément* des phrases que la fluidité m'aurait données successivement.

5

(Quoi derrière l'aspiration à dire tout en une plutôt qu'en plusieurs phrases ?

Le désir de restituer au point le pouvoir ponctuant qu'il perd dans l'usage <raisonnable> (la phrase non distendue) ?

Imaginons que repousser le plus loin possible le point soit premier dans l'intention : quel autre moyen que de complexifier la structure de la phrase ?

C'est rejoindre la problématique de Roger Lewinter :

« ... le sujet : abolir le point »,

« passer de l'horizontal au vertical »,

« tout peut apparaître simultanément ».

6

Un principe d'indétermination régit la phrase. Il n'y a pas de mot objectivement juste ou de place pour lui objectivement juste, mais négociation de la justesse au cours de l'écriture. La justesse de sa position peut dégrader la justesse du mot, et inversement. Comme dans la science héraldique, certaines règles de contiguïté sont à respecter, à ceci près qu'elles sont ici flottantes.

I

Je cite, mais HFA et JJ ne sont pas des étoiles dans mon ciel. Même : il n'est pas du tout rassurant pour mon cas de retrouver chez ces deux-là ma <maladie>.

Heureusement il y a KK :

Une phrase ne peut jamais trouver le repos. Voilà que ce mot est en place, me semble-t-il, et il ne bougera plus. Le suivant dresse alors la tête et me regarde en riant.

Un troisième heurte un quatrième. Le banc entier me fait la nique. Je sors en coup de vent ; lorsque je reviens, tout s'est calmé à nouveau ; mais sitôt que je descends dans les rangs, le chahut éclate.

(Karl Kraus, *Pro domo et mundo*, 1912)

II

J'ai bien le sentiment qu'il n'y a qu'une expression juste, mais pour la trouver je veux choisir entre tout ce qui lui ressemble, et par conséquent mon instinct fait jouer les séries verbales, afin de découvrir la nuance qui traduit le plus exactement l'idée.

C'est même mon idée que je tourne et retourne en tous sens, afin de la mieux connaître, d'en prendre conscience. Au pied de la lettre, je pense plume en main, je me débrouille et me dévide par pure curiosité.

Henri-Frédéric Amiel, 17 juillet 1877

III

[Frank Budgen] : — *Vous recherchez le mot juste ?*

[James Joyce] : — *Non, les mots je les ai déjà. Ce que je cherche c'est l'ordre parfait des mots dans la phrase. Il existe un ordre satisfaisant à tous point de vue.*